

parents, encouragées par les personnes qui intéressaient à elles, subjuguées par la bonté des religieuses, elles finissaient par être complètement transformées et façonnées à la civilisation. En général elles avaient beaucoup d'aptitudes; plusieurs sont devenues d'excellentes institutrices et quelques-unes, peu à la vérité, ont été mariées dans des familles canadiennes de la plus grande respectabilité. Une famille canadienne même, à dû ses richesses aux terres transmises au chef de cette famille lors de son mariage avec la fille d'un chef sauvage.

Nous avons parlé de M. Vignal, prêtre, venu en Canada en compagnie des religieuses de Montréal. Ce M. Vignal était déjà venu en Canada en 1846, comme Chapelain et économe des Ursulines, et il avait rendu comme économe de grands services à cette institution.

M. Vignal et son compagnon allèrent à Montréal et il ne resta de prêtres séculiers à Québec que ceux qu'avait amenés Monseigneur de Laval et l'abbé de Saint-Sauveur, alors très-vieux et incapable d'accomplir les fonctions du saint-ministère.

La colonie avait fait de grands progrès sous le rapport des affaires ecclésiastiques; mais elle avait peu prospéré sous le rapport matériel; les Iroquois continuaient leurs attaques et leurs incursions étaient devenues si fatigantes qu'un bon nombre d'engagés Français étaient décidés à s'en retourner en France, à l'expiration de leur engagement, bien qu'ils fussent venus en Canada dans l'intention de s'y fixer pour toujours.

En 1660, deux Iroquois furent surpris par quelques Algonquins qui en tuèrent un et firent l'autre prisonnier; il était assez commun chez les sauvages de voir un guerrier faire des révélations au moment de mourir, se croyant alors délié de tout engagement terrestre. Le guerrier qui venait de faire prisonnier était un *Loup* ou *Mahingan* adopté chez les Iroquois; il était blessé, les Algonquins voulurent l'emmenner à Tadoussac; mais arrivés à Québec ils jugèrent que ses blessures étaient tellement graves qu'il ne survivrait pas en voyage, alors ils s'arrêtèrent afin de le brûler. Quand le *Mahingan* Iroquois fut attaché au poteau, il annonça que les Iroquois étaient déterminés à détruire, de fond en comble, la colonie française et que, pour accomplir ce projet, déjà 800 Iroquois s'étaient rendus à la *Roche Percée* (on ne connaît pas cet endroit, mais c'était dans les environs de l'embouchure du Richelieu.)

Cette nouvelle était sérieuse et on crut devoir faire avertir les Français de Montréal et de Trois-Rivières. L'attaque devait commencer par Québec, et ici il n'y avait de place forte que le fort Saint Louis, le carré formé par les constructions du collège des Jésuites et probablement, le petit fort des Hurons. Les communautés de l'Hôtel-Dieu et des Ursulines étaient très-exposées. Monseigneur de Laval ordonna aux religieuses de se retirer toutes les nuits, avec leurs élèves dans des appartements ménagés pour elles, dans le collège; chez les Ursulines, la Mère de l'Incarnation avec deux ou trois de ses compagnes eurent seules la permission de passer les nuits dans leur maison; et on tenait toujours un piquet d'hommes armés, la nuit, dans les deux couvents. Dans le même temps on fortifiait ces établissements, non seulement dans le but de mettre les religieuses et leurs pensionnaires à couvert d'un coup de main; mais aussi dans le but de pouvoir donner asile, au besoin, aux familles du voisinage.

Au bout d'une quinzaine de jours cependant l'effroi se dissipa et tout reprit le cours ordinaire des choses, à Québec. On comptait beaucoup sur la vigilance des chiens français qui avaient une haine invétérée contre les Iroquois et savaient les distinguer des autres sauvages; on entretenait toujours un bon nombre de ces chiens dont les aboiements donnaient dans l'occasion l'alarme et dont les dents ne manquaient pas d'incommoder assez souvent les Iroquois.

Les colons cependant n'osaient pas aller cultiver leurs champs et néanmoins il était essentiel de ne pas perdre de temps à faire les semailles: car on était au printemps de 1660. Un jour que Madame veuve Robert Caron, son gendre, le Sieur Jean Picard, et quelques hommes étaient occupés aux champs dans la paroisse de St. Anne de la côte de Beauport, huit Hurons apostats se rendirent à la maison de la famille Caron où ils trouvèrent madame Picard, seule avec ses quatre petits enfants: Ils pillèrent la maison et enlevèrent la malheureuse mère avec ses pauvres petits enfants. Le Sieur Picard revenant à sa demeure comprit ce qui était arrivé et se rendit de suite à Québec pour aviser aux moyens de poursuivre les Iroquois (les Hurons qui reniaient leur foi reniaient en même temps leur nationalité.)

Les Algonquins toujours braves et toujours dévoués s'offrirent pour aller surprendre les scélérats, ils savaient que les maraudeurs devaient passer près de la Pointe Lévi pour remonter chez les Iroquois, et ils allèrent se poster à l'extrémité de la pointe, ayant soin de bien cacher leurs canots et de se bien cacher eux-mêmes.

Les apostats attendirent le soir du lendemain de l'attentat pour remonter. On peut se figurer les angoisses de la malheureuse Madame Picard ainsi prisonnière avec ses enfants. Cette femme d'une piété exemplaire ne pleurait pas pour elle, bien qu'elle sut qu'elle allait être brûlée; mais elle voyait avec horreur le sort futur de ses enfants

qui allaient devenir des infidèles et des barbares et elle implora le ciel de vouloir avoir pitié d'eux. Le ciel l'entendit, en acceptant le sacrifice qu'elle faisait d'elle-même.

Les Algonquins, (5 juin 1639) embusqués, virent pendant la nuit venir les canots des Hurons-Iroquois et, au moment où ceux-ci longeaient la Pointe-Lévi, dans le pénombre projeté par la côte, afin d'éviter d'être vus, les Algonquins firent une décharge de leurs arquebuses, puis jetèrent leurs canots à l'eau pour aller s'emparer des Iroquois et délivrer leurs prisonniers.

Les balles avaient tué trois Hurons et en avaient blessé deux ou trois autres. Madame Picard avait aussi été blessée mortellement et elle mourut, quelques jours après, de sa blessure, dans des sentiments admirables de piété et en remerciant Dieu avec une grande joie d'avoir sauvé ses enfants de l'infidélité. Un des enfants de Madame Picard avait aussi été blessé, mais légèrement.

Cinq Iroquois avaient été pris en vie et livrés à leurs compatriotes de l'Île d'Orléans qui les brûlèrent comme Iroquois et renégats; mais les missionnaires et les chrétiens eurent la consolation de les voir abjurer leurs erreurs avant de mourir et recourir au tribunal de la pénitence; ils moururent tous les cinq en chrétiens.

Bientôt on apprit pourquoi les huit cents Iroquois dont avait parlé le *Mahingan* n'avaient point fait leur apparition. Dix-sept héros Français avaient préservé la colonie de cette formidable invasion pour cette année et voici comment eut lieu cet événement.

Un jeune Français de vingt-cinq à trente ans, d'une grande piété, du nom de Daulac (on a écrit aussi Dollard,) était animé du désir de combattre les Iroquois et d'accomplir quelque entreprise capable d'inspirer à ces barbares la terreur du nom Français, afin de délivrer la colonie de leurs incessantes incursions et de faciliter, surtout aux missionnaires, l'accomplissement de leur divine mission.

Daulac trouva seize Français qui se firent ses compagnons. Cette petite troupe se prépara au départ par la confession et la prière: ils firent leurs testaments avant de partir et on a conservé celui de Daulac. Le jour de leur entrée en campagne, avant de laisser Montréal, ils communiaient et jurèrent de ne jamais demander quartier et de ne jamais se rendre, mais de se défendre jusqu'à la mort ou tant que la force de manier leurs armes leur serait accordée.

Quelques sauvages voulurent les suivre, c'est-à-dire 7 Algonquins et 40 Hurons sous la conduite du chef Annaotaha et ils en demandèrent la permission à M. de Maisonneuve: celui-ci avait la plus implicite confiance dans Annaotaha et les 7 Algonquins; mais il ne se fit guère à la plupart des Hurons; cependant il leur donna une lettre de recommandation pour Daulac qui les admit.

La petite troupe prit à travers le pays, à l'Ouest de Montréal, et s'arrêta au-dessous du Sault des Chaudières, sur la rivière des Outaouais. En arrivant, ils furent aperçus par cinq Onnontagués qu'eux-mêmes virent aussi et bientôt ils remarquèrent une bande d'environ 200 Iroquois descendant la rivière dans leurs canots. Dans le voisinage de la rivière il y avait un petit fort abandonné, dans lequel ce petit bataillon sacré se retira. Les Iroquois envoyèrent un envoyé pour proposer la paix aux Français; mais Daulac et ses compagnons répondirent qu'il n'y avait point avec eux de paix possible. Les Onnontagués alors environnèrent le fort et firent une attaque générale dans laquelle ils furent si chaudement reçus et perdirent tant de monde qu'ils résolurent d'investir la place et de faire demander des secours à ceux de leur nation, campés à l'embouchure de la rivière et dont avait parlé le *Mahingan*.

Le fort où s'étaient retirés les Français et leurs compagnons n'avait point d'eau, et pour aller s'approvisionner à la rivière il fallait de temps en temps effectuer des sorties et passer à travers les Iroquois. Toutes ces sorties s'exécutèrent avec succès, et toutes les attaques partielles des Iroquois, qui cherchaient à surprendre le fort, furent repoussées avec une vigueur qui étonnait les Onnontagués.

La petite troupe veillait au poste avec une vigilance qui ne se ralentit pas un instant; ces hommes héroïques avaient partagé leur temps en trois parts, la garde, le repos et la prière.

Au bout de quelques jours arrivèrent 600 Iroquois du camp de la rivière Richelieu; leur arrivée fut signalée par des hurlements affreux. Ils voulurent d'abord parlementer et demandèrent aux Français de se rendre en leur promettant la vie et la liberté; mais les Français répondirent qu'ils n'accepteraient aucune condition, et qu'il fallait combattre.

Dependant quelques Hurons alliés aux Iroquois réussirent à s'aboucher avec leurs compatriotes, compagnons des Français et une partie des hommes d'Annaotaha, au nombre de 26 ou 27, sautèrent par dessus les palissades pour se rendre au camp Iroquois, en dépit des reproches et des accusations de lâcheté de leur brave chef. Bientôt ils eurent lieu de comprendre qu'ils n'avaient rien gagné à abandonner leurs associés.

Il ne restait donc dans le petit fort que seize Français, sept Algonquins et douze Hurons avec les braves capitaines Daulac et Annaotaha,